

# La Chine à contre-courant

Dans un nouvel essai, le sinologue Jean François Billeter propose aux Chinois de repenser l'individu avec Tchouang-tseu. Par **Eléonore Sulser**

Tchouang-tseu peut-il aider la Chine à se repenser? Peut-il contribuer à l'autonomie de l'individu chinois? Le sinologue Jean François Billeter - qui fut le fondateur de la Section de chinois de l'Université de Genève -, dans un bref essai autour de ce philosophe chinois du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., propose d'y réfléchir. Car, suggère-t-il, Tchouang-tseu pourrait peut-être constituer un «antidote» efficace à une certaine pensée chinoise traditionnelle d'origine impériale qui postule un monde immuable où il est impensable de contester l'ordre politique.

Pensée, qui, dans la Chine actuelle connaît un regain de vigueur.

Jean François Billeter nous a rendu Tchouang-tseu, démontrant dans ses *Leçons sur Tchouang-tseu* - un succès de librairie pour un essai de ce genre avec 20 000 exemplaires vendus - puis dans ses *Etudes sur Tchouang-tseu*, à quel point ce penseur chinois nous manquait. Sa liberté, sa curiosité de l'homme, son ton incisif, drôle souvent, sa manière étonnante, hardie, parfois fulgurante, de cerner par le dialogue et la fiction les phénomènes de l'action humaine font de Tchouang-

tseu, que la Chine impériale a rangé arbitrairement du côté des philosophes taoïstes, un penseur capable de rivaliser avec Platon et Aristote. Certes, son œuvre n'est pas, en volume, comparable à la leur. Mais les chemins qu'elle ouvre à la pensée humaine, aussi bien occidentale que chinoise, s'avèrent, si l'on suit les traductions et l'interprétation de Jean François Billeter, d'une étonnante richesse.

Les *Leçons sur Tchouang-tseu* ont non seulement trouvé un public, elles ont aussi suscité des ouvrages et des interventions d'autres sinologues. Elles

sont parues en chinois et ont donné lieu à un colloque à Taiwan, à la fin 2009, où les intellectuels chinois se sont penchés sur ce qu'ils qualifient désormais de nouvelle «Ecole française des études sur Tchouang-tseu». C'est des questions soulevées par ce colloque que découlent ces *Notes sur Tchouang-tseu et la philosophie* qui paraissent chez Allia.

Réfléchissant aux problèmes de traduction, écoutant ses interlocuteurs chinois, Jean François Billeter prolonge

Suite en page 36



Suite de la page 35

les réflexions faites à Taiwan, prend acte des écueils de l'exercice et cherche des moyens d'avancer. C'est dans ce cadre que le sinologue suggère que Tchouang-tseu pourrait fournir une base pour fonder une pensée démocratique proprement chinoise. Pour le sinologue, qui l'offre à ses amis et interlocuteurs chinois – le texte sera bientôt traduit –, la question de l'autonomie du sujet en Chine

pourrait être repensée à travers Tchouang-tseu. Et d'inviter à tenter, un «véritable aggiornamento du confucianisme».

Dans la lecture qu'il propose, Jean François Billeter met à mal les poncifs qui ont longtemps entouré Tchouang-tseu en Chine. La Chine impériale l'a mis, comme d'autres penseurs chinois, au service de son système, qui, pour résumer à gros traits, voit l'individu comme partie d'un tout qui le dépasse, où l'ordre social s'impose

comme nécessaire et immuable. «On l'a mal lu», estime le sinologue.

Ce constat critique sur la pensée chinoise «traditionnelle», le sinologue le fait aussi à propos de la calligraphie dans une version remaniée de son *Art chinois de l'écriture* qui paraît conjointement chez Allia. L'écriture aussi a été appelée à entrer dans le système de pensée mis en place par l'empire, remarque-t-il. «Les conceptions qui sont devenues à la longue le soutien de la calligraphie

proviennent toutes [...] de la période de gestation de l'empire et de ses débuts sous les Han. Avant de devenir la justification de la calligraphie, elles ont contribué à l'instauration de l'ordre impérial, puis à sa perpétuation», rendant «impensable l'idée que les hommes sont libres de créer les rapports sociaux et les institutions qui leur conviennent».

Or, suppose Jean François Billeter, Tchouang-tseu, par son sens dramatique, par son goût de

l'apprentissage et de l'action, par sa conception de l'être, est peut-être le signe que la Chine n'a pas toujours été cet empire immobile. Tchouang-tseu, écrit-il, est peut-être la trace que, dans la Chine antique, comme dans la Grèce antique, a eu lieu une «prise de conscience» de «l'autonomie humaine». Ce sont des hypothèses, mais elles ouvrent des champs nouveaux pour progresser, aussi bien du côté chinois que du côté occidental.

## «Tchouang-tseu s'intéresse à la réalité»

Samedi Culturel: De quoi parle Tchouang-tseu?

**Jean François Billeter:** Il s'intéresse à la réalité, à ce que nous vivons. Il s'observe, il observe les autres, et ce qu'il observe m'intéresse moi-même au plus haut point. Je ne me contente pas d'étudier ce philosophe comme un objet et de reconstituer ses idées, comme le font habituellement les spécialistes de l'histoire de la pensée. J'examine les mêmes phénomènes que lui. Nous sommes là, côte à côte, en train de regarder les mêmes choses. Il se crée une triangulation. Il m'aide à voir, nous comparons nos vues, je lui emprunte certains termes, mais développe aussi mon propre langage pour décrire les phénomènes qui sont en cause.

De quoi sont faits ses textes?

Il y a une grande variété de formes dans le Tchouang-tseu. Les dialogues prédominent, et sont très déconcertants. Ce ne sont pas des dialogues convenus entre un maître et un disciple, dans lesquels le premier amène le second à progresser dans une voie tracée d'avance, mais des dialogues aventureux où un personnage exerce tout à coup sur l'autre une influence profonde, provoque un retournement, voire une conversion. Ils ont une charge dramatique très particulière.

Quelle est aujourd'hui, en Chine, la place de Tchouang-tseu?

Tant que le dogme marxiste a prévalu, Tchouang-tseu a été condamné comme un penseur qui se détourne des problèmes sociaux et politiques, de l'engagement. Il est remis à l'honneur aujourd'hui, mais toujours dans la même idée, comme le philosophe d'une liberté purement subjective, dégagée des liens sociaux. En le remettant à l'honneur, on remet au goût du jour les poncifs de l'interprétation traditionnelle et l'on s'avance pas. Or certaines analyses des textes de Tchouang-tseu que je propose vont tout à fait à l'encontre de cette tradition.

Vous publiez des «Notes sur Tchouang-tseu et la philosophie et une version remaniée de l'Essai sur l'art chinois de l'écriture et ses fondements». Or, dans le dernier chapitre de ce dernier livre, et dans



Le premier ministre chinois, Wen Jiabao, lors d'une visite au Japon en 2007. La calligraphie est partie intégrante de nombre de manifestations officielles.

les «Notes, un pas politique est franchi...

C'est l'aboutissement d'un processus large et lent. Dans *L'Art chinois de l'écriture* première manière, il y avait une idéalisation de la calligraphie et donc une idéalisation du monde chinois. Depuis, j'ai évolué. La calligraphie m'est toujours aussi précieuse, mais une distance s'est installée. J'en vois les limites et elle me donne un sentiment d'enfermement, alors même qu'elle est aujourd'hui, notamment en Chine, l'objet d'un culte, dont elle a d'ailleurs toujours été l'objet dans la Chine impériale. Cette réflexion a introduit une dimension critique dans ma position, nourrie également par l'étude de Tchouang-tseu.

Nous en arrivons à ce nouvel éclairage politique, à cette idée qu'il y a peut-être chez lui de quoi concevoir de façon nouvelle l'individu, ou le sujet, dans le contexte chinois d'aujourd'hui.

Oui. C'est une suggestion que je fais

dans les Notes, pour prolonger des discussions que j'ai eues avec des collègues chinois. Je propose une modification à apporter à une certaine conception chinoise traditionnelle du sujet afin qu'elle puisse devenir un point d'appui pour la liberté politique. Cela fournirait un point d'appui interne, plus convaincant pour certains, ou plus naturel, que des idées d'origine occidentale. Il s'agit de ce que Wittgenstein appelait «in Gedankenexperimente» – d'un jeu, si l'on veut, mais d'un jeu sérieux.

C'est aussi le ferment d'une réponse au discours chinois actuel...

Oui. Le régime actuel fait grand usage de l'idée de culture chinoise traditionnelle, expression qui désigne en réalité, selon moi, «culture chinoise d'époque impériale». Cette propagande est évidemment politique. Il s'agit de convaincre les Chinois, et le reste du monde par la même occasion, que la Chine a ses propres valeurs

et ses propres conceptions, et que ceux qui veulent y introduire des conceptions d'origine occidentale font fausse route. Il s'agit encore d'isoler les Chinois du reste du monde. Pour moi comme pour d'autres, il s'agit d'étudier cette «culture chinoise traditionnelle» de façon critique. C'est ce qu'il faut faire pour se donner une chance de la comprendre – et de contrer le discours officiel dans ce qu'il a de purement idéologique.

Quelles sont les idées qui, chez Tchouang-tseu, ouvrent ces pistes?

Je trouve chez lui une conception du langage qui pourrait jouer un rôle. Il montre que le langage nous asservit, mais qu'il peut être aussi l'instrument de notre liberté, dans nos rapports avec les autres. Cette analyse de la double fonction du langage a complètement disparu de la pensée chinoise après lui. Elle mérite d'être remise en évidence aujourd'hui. Il y a aussi son intérêt pour les phénomènes

d'apprentissage, par exemple. La conquête de l'autonomie passe aussi par les apprentissages. Il est très attentif à nos différentes formes d'action, notamment à certains actes efficaces que nous accomplissons parfois sans savoir comment. Cela peut se produire dans un dialogue, par un mot qui a soudain sur quelqu'un d'autre un effet fulgurant. Cela peut prendre bien d'autres formes. J'ai formulé à ce propos des idées qui sont les miennes plutôt que les siennes mais qui sont indispensables, je crois, pour comprendre de quoi il parle. Certains s'étonnent que l'on puisse accorder une telle importance à des textes anciens et souvent difficiles, d'ailleurs peu nombreux. Mais quand on les lit bien, ils ouvrent des perspectives étonnantes – et parfois précieuses, je crois. Ils sont aussi d'une grande force, littérairement parlant.

Propos recueillis par **Éléonore Sulser**

## Un extrait du «Tchouang-tseu» et son commentaire

– J'ai fait des progrès, dit Yen Houei.

– Comment cela? demanda Confucius.

– J'oublie la bonté et la justice, répondit Yen Houei.

– C'est bien, remarqua Confucius, mais cela ne suffit pas.

Lorsqu'ils se revirent, Yen Houei dit:

– J'ai fait des progrès.

– Comment cela? s'enquit Confucius.

– J'oublie les rites et la musique, expliqua Yen Houei.

– C'est bien, observa Confucius, mais cela ne suffit pas.

Lorsqu'ils se revirent, Yen Houei dit encore:

– J'ai fait des progrès.

– Comment cela? demanda Confucius.

– Je puis rester assis dans l'oubli, répondit Yen Houei.

– Que veux-tu dire par là? demanda Confucius intrigué.

– Je laisse aller mes membres, je congédie la vue et l'ouïe, je perds conscience de moi-même et des choses, je suis complètement déentravé: voilà ce que j'appelle être assis dans l'oubli.

Confucius déclara: Si tu es sans entraves, tu n'as plus de préjugés favorables (ou défavorables). Si tu épouses les métamorphoses de la réalité, tu n'es plus soumis à aucune

contrainte. Te voilà devenu un sage. Souffre que moi, Is'yeou (Confucius se désigne ici par son prénom), je devienne ton disciple.

«Comme presque toujours dans le Tchouang-tseu, la forme dialoguée est mise au service d'une dramaturgie», note Jean François Billeter à la suite de cette traduction extraite des *Leçons sur Tchouang-tseu* (p. 80 et suivantes). Plus loin, il relève que Tchouang-tseu «s'intéresse moins aux idées qu'à l'action des idées, aux effets qu'elles produisent, à la parole efficace qui provoque un changement».

## Sur, de et autour de Tchouang-tseu

● Jean François Billeter:

*Essai sur l'art chinois de l'écriture et ses fondements*, qui paraît aujourd'hui chez Allia entièrement remanié. «C'est un nouvel ouvrage, intellectuellement parlant», dit le sinologue. *L'Art chinois de l'écriture* était paru pour la première fois chez Sikira en 1989.

*Leçons sur Tchouang-tseu*, Allia, 2002, tirées de quatre leçons prononcées au Collège de France qui inauguraient la réflexion du sinologue sur le philosophe chinois. Le livre a connu un succès remarquable – 20 000 exemplaires vendus – et en est à sa 11<sup>e</sup> édition. Il a été traduit en chinois.

*Études sur Tchouang-tseu*, Allia, 2004, un ouvrage plus savant qui développe les *Leçons*.

*Notes sur Tchouang-tseu et la philosophie*, Allia, 2010. Ce texte est le prolongement d'un colloque inspiré par les *Leçons sur Tchouang-tseu* qui s'est tenu à Taiwan fin 2009.

● Jean Levi, *Les Œuvres de Maître Tchouang*, Ed. de l'Encyclopédie des Nuisances, Paris, 2006. L'édition revue et augmentée (2010) de cette traduction intégrale de Tchouang-tseu comprend en annexe un échange de lettres entre Jean François Billeter et Jean Levi autour du philosophe et de sa traduction.

● Romain Graziani, *Fictions philosophiques du «Tchouang-tseu»*, Gallimard (coll. L'Infini), Paris, 2006. Traduction, commentaires et interprétations. **E. Sr**